

Des films

Gilles Fumey

3 janvier 2008

La Fête du feu (Asghar Farhadi)

Chahar shanbeh souri (La fête du feu) a obtenu le prix du meilleur scénario au festival des Trois continents à Nantes et le prix du meilleur film au festival international de Chicago.



Dans la généalogie des cinématographies actives à montrer des pays en difficulté, cadencés par des pouvoirs forts ou sortant de traumatismes politiques graves, l'Iran a une place toute particulière. Grâce à ses relations anciennes avec l'Occident, mais surtout au niveau d'éducation exceptionnel dans un pays privé de nombreuses libertés. L'Iran qui a été un pays de grande civilisation l'est resté, malgré la dictature et l'embarras à comprendre sa vie politique, et la qualité de sa filmographie en témoigne.

Ce troisième film de Ashghar Farhadi, trente-cinq ans, est un morceau d'équilibre comme on n'en voit peu au cinéma. D'un côté, la crise d'un couple qu'on appellerait ici des " bobos ". De l'autre, une jeune fille (Taraneh Alidousti) qui assiste à une journée de conflits au sein de cette famille. Ce film a une ressemblance à ce qui fut jadis la comédie italienne où les dialogues font mouche dans une micro-société qu'on dévoile au grand jour. En même temps, il a aussi la gravité des drames quotidiens qui traitent de sujets difficiles à traiter du fait de leur complexité inhérente (ici, la dépression d'une jeune femme).

Le film commence avec légèreté lorsque la jeune fille coince son tchador dans la chaîne d'une moto qui l'emmène, elle et son fiancé, au centre de Téhéran. Même s'il ouvre une longue série d'évocations aux entraves que subissent les corps féminins, l'épisode n'en reste pas moins un gag, qui fut d'ailleurs censuré dans les projections iraniennes. Cette ouverture ingénieuse permet d'entrer dans le ton du film qui reste toujours empreint de légèreté malgré l'accélération des petits drames qui vont créer la souffrance conjugale éprouvant le couple.

Le traitement de l'espace n'est pas sans rappeler le théâtre du 19^e siècle qui excellait dans la satire sociale, multipliant les scènes par un jeu savant de portes et de caches. Ici, avec humour, Farhadi reprend le thème de la grille en plantant ses personnages derrière des sas qui ne s'ouvrent que laborieusement, ou qui cèdent - comme la vitre cassée - afin d'impliquer l'histoire dans cette pensée très contraignante de l'honneur brisé aux yeux des voisins.

La légèreté du film tient au fait que l'héroïne, Rouhi, joue le rôle d'une domestique qui va se trouver impliquée dans le conflit, ne refuse pas son rôle d'entremetteuse entre le dehors et le

dedans. Du dehors, percole par la voix de Mojedh (une superbe Hedieh Terhani), une liaison supposée de Morteza (un très convaincant Hamid Farok-Nedjad) avec Simin (Pantea Bahram). Dedans, tout se noue dans le capharnaüm d'un appartement en voie d'aménagement, les conversations téléphoniques qui déploient d'autres scènes dont on a la révélation au cours du film. La mise en scène travaille sur ces registres géographiques entremêlés avec une virtuosité servie par une caméra souple comme un félin. On se fourvoie dans des interprétations qui se révèlent trompeuses et cela fait partie du plaisir donné par ce film. Un rien peut changer la tonalité grave de la crise : briquet musical, pétards confisqués par le directeur d'école qui s'en amusera...

Les scènes finales de la fête du feu jouent comme un effet cathartique. Là encore, la rue parle par le mime de la colère et de la surprise qu'expriment ces feux qui surgissent dans toute la ville. Fêtes païennes et religieuses à la fois, ils traduisent l'importance pour une société surveillée et verrouillée de la mémoire de cette ancienne fête préislamique du Nouvel An. Certaines de ses manifestations pourraient rappeler la banlieue en Europe, ou le Londres de *Samy et Rosie s'envoient en l'air* de Stephen Frears. Le dénouement du film est bien dans ce lieu public là, un espace nocturne échappant aux règles du système policier en place le jour dans la ville.

C'est en quoi ce petit théâtre d'une vie quotidienne mouvementée en Iran peut nous raconter une géographie sociale d'un pays aux prises avec la censure.

Compte rendu : Gilles Fumey

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net